

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 31

Artikel: Favey et Grognuz : à Yverdon : [suite]
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195064>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pur et d'une partie d'acide sulfurique à 66° — et dont les propriétés physiologiques sont également convulsivantes.

En de semblables conditions, on ne saurait donc s'étonner de voir l'usage prolongé de l'alcool, ainsi que le notent MM. Serieux et Mathieu, amener à peu près indistinctement chez tous les buveurs la perversion du goût, qui est émoussé, des dilatations de l'estomac (buveurs de bière, de cidre, de vin, ou au contraire (buveurs d'eau-de-vie) un recroquevilement de cet organe qui devient en tous cas incapable d'élaborer les succs nécessaires à la digestion, des ulcérations des voies digestives, des dyspepsies tenaces, voire indirectement, ainsi que le démontrent tout dernièrement encore le docteur Emile Boix, dans son remarquable mémoire sur le *Foie des dyspepsies* (chez Asselin et Houzeau), bon nombre de cirrhoses ou dégénérescences graisseuses du foie, qui, en raison justement de leur origine, ont reçu le nom de *cirrhoses alcooliques*.

La soupa dài fénésons.

Lè tsaropès, qu'àmont lo tsaud dàò lhi et que lâi sè pliésont, lo matin, tant qu'ie que lo sélao aussè marqué on quart dè dzornâ, sariont dài galés lulus s'on lè mettai à la faulx tandi lè fénésons et qu'on lè fassè châotâ frou à trâi z'hâorès dàò matin po traci, lo fâotsi su l'épaula, mettrè bas on tsamp d'espaceette, ào raza on prâ dè fénasse et dè pâi dè tsin, iò faut molâ à tot momeint po bailli on pou dè mordeint à la faulx. Et pi n'est pas tot qu'ie dè scyi! s'on laissé ài fennès lo soin dè dézandanâ et dè ratelâ, ye faut, on iadzo que la rozâ est bas, détsi-renâ, eintsapliâ, amoëllâ, appliyi, tserdzi et détserdzi. Quand fâ bio, va bin; mà lè dzo ont on rudo bet, kâ n'est pas râ dè reveni à l'hotô avoué on berrot dè fein contré lè n'hâorès dè la né, que ma fâi ou est dâi iadzo rudo mafi. Assebin, po lâi poâi teni, faut avâi dè quiet se rappoyi lè coûtes et faut pas êtré ébâyi s'on fâ tant dè clliâo repés, kâ on est bin d'obedzi : la soupa lo matin ; lè n'hâorès ; lo goutâ à midzo ; lo mareindon à 4 hâorès et la soupa lo né, sein comptâ la bârelitta que ne fâ qu'allâ et veni tot lo dzo, po rebailli dè l'acquouet et po des-sâti lè dierdittès.

Et pi n'est pas lo tot d'avâi prâo butin po sè garni lo pétro, faut que cein séyè dâo bon, kâ on ne sè rappouyè pas lè téte avoué dè la soupa crebliâie ào bin on où dè jambon tot peliet.

Sami à la Gritte, qu'avâi on prâo grand trein, ne passâvè pas et ni sa fenna po attatsi lè tsins avoué dâi sâo-cessès, et lè z'ovrâi sè plieignont dè ne pas êtré prâo bin nourrâi. C'étai surtôt la soupa que ne lâo z'allâvè pas; ne lâi avâi pas prâo d'épais et cein ne lâo seim-bliâvè qu'ie dè la gadrouille.

Onna né que l'aviont z'u 'na fortâ vourba et que l'aviont reduit onna di-zanna dè tsai dè fein, furont benêse quand on lè criâ po soupâ, kâ l'étiont

reindus et affautis. Assebin quand on apportâ la grossa terrina dè soupa, tsâcon sè préparâ à lâi férè honneu; mà quand cé que pre lo premi la potse, vollie brassâ et que viront qu'on arâi quasu pu la mettrè ein botolhie, ion dâi z'ovrâi, on farceu, qu'avâi einviâ dè férè botsi cé comece, recoussè sè mandzès, monté tot drâi su lo banc, sè cratchè su lè mans et fâ état dè s'embriyi.

— Mâ que fâ-tou, Dâvi? lâi fâ Sami, lo patron. Es-tou fou?

— Eh bin, noutron maître, répond Dâvi, vu pliondzi po vairé se y'a oquie ào fond de la terrine!....

Vo dussa peinsâ se lè z'autro ont rizu dè ellia pararda. Sami et sa fenna ont coudi rirè assebin; mà on bocon dzauno. L'ont comprâi l'affâré et du adon cein est mi z'allâ.

Couienarda et pounechon.

L'autre dzo, pè la caserna dè Lozena, on sordâ dè pè Dzenèva, ion dè clliâo gaillâ que sè fotont dè tot et que ne font que dâi farcés et dâi couienardès, vollie dessuvi on brâvo lutenieint vaudois, et sè mettre à boeilâ dein lo grand colidoo dè la caserna :

— Demi-tou, guéauche! arche!

Lo majo, qu'oût cein, et que recognâi la voix dâo gaillâ, suo dè sa tsambre et criè ào lulu:

— Deux fois vingt-quatre heures de salle de police au fusilier Bisquet pour avoir imité la voix de son lieutenant en gueulant comme un bourisque!

Lo quin étai lo pe coupable dâi dou?

Un mélange de clubistes

à la Frête de Sailles.

C'était dans la nuit du 20 au 21 juillet. Tout le monde était censé dormir d'un profond sommeil, malgré le vent qui soufflait avec rage et faisait claquer la toile des tentes comme les plis d'un drapeau battu par la tempête.

Ces tentes, dressées au milieu d'un pierrier fortement incliné, étaient pourvues de couvertures et d'une bonne couche de paille. Chacun y avait marqué, de bonne heure, sa place pour la nuit, en y disposant son sac en guise d'oreiller. A côté du sac, l'alpenstock, la gourde, les jumelles, le plaid etc.

Et quelques heures plus tard, tous s'étaient étendus sur la paille avec la persuasion d'y goûter un sommeil calme et réparateur. Mais l'agitation causée par la course, le vent qui les réveillait en sursaut, les fit bientôt se tourner et se retourner sur leur couche, gigoter, puis glisser en tas au bas de la tente.

Et chacun cherchant à se reformer un gite convenable, en tirant à lui paille et couverture, il s'ensuivit, surtout dans la tente numéro 6, un mélange confus, un fouillis inextricable d'hommes, de

sacs, de paille, de couvertures, de gourdes et de bâtons, que nous ne nous chargerions pas de décrire.

Ce fut au point qu'un Lausannois, après s'être dégagé de là, à grand'peine, vint demander aide et secours à la cabcane, vers 1 heure du matin :

Pan! pan! pan!...

— Qui demande? fait le président.

— C'est Rouge.

— Que désirez-vous?

— Une lanterne, s'il vous plaît!

— Pourquoi?... avez-vous quelqu'un de malade?...

— Non, c'est seulement pour nous démêler.

.
Vous entendez d'ici les rires, les allusions comiques, les plaisanteries et les calembours auxquels cet incident nocturne donna lieu.

L'aurore nous envoyait déjà ses premiers sourires, que les feux croisés des billards donnaient encore.

Et l'on nous dit qu'il faut aller à la montagne pour bien dormir!

Favey et Grognuz

à Yverdon.

XVI

— Mais, messieurs, fit tout à coup l'instituteur, procédons logiquement. Avant d'entrer dans la grande Halle industrielle, allons donner un coup d'œil aux expositions qui sont installées à l'entrée de la place, celle des beaux-arts, celle de la station laitière et celle du bétail.

Et nos visiteurs entrèrent d'abord aux beaux-arts, où leur mentor leur fit remarquer diverses toiles qui ne parurent guère les intéresser. La seule devant laquelle ils s'arrêtèrent avec plaisir fut *Le paysan*, de M. Eugène Burnand, représentant un campagnard, un sac vide sur l'épaule, et suivi de deux maguiffe que bœufs. Il revient à la ferme, après avoir labouré et semé son champ.

— Alooo, voilà au moins un tableau qui est naturel, dit Favey; ma foi, celui qui a fait ça sait rudement bien dessiner!... Mais regardez-voir comme l'homme ressemble à Samuel de la *Croix fédérale*; on jurerait que c'est lui.

— Oui, c'est une superbe peinture, une vraie idylle, ajoute le régent, tout y est bien compris, habilement traité. Voyez ces braves animaux, calmes, un peu abattus par la fatigue, mais satisfaits d'avoir accompli leur tâche. . Et comme ils suivent leur maître avec confiance!..

— Naturellement, ils le connaissent; les bêtes s'habituent si tellement bien avec nous, que c'est presque comme des gens.

— Et ce paysage, comme il est frais, ravissant!... Et ces campagnes fertiles, ces beaux ombrages!... Que de poésie!..

— Oui, mais, qu'est-ce que c'est que cette affaire noire derrière les bœufs ? fait Grognuz en s'approchant du tableau. Y en a un qui a bousé...

— Pas plus ! quelle idée !... C'est tout simplement une ombre.

— Ah, ah !... Eh bien, allons voir le bétail, à présent.

— Tout à l'heure, dit l'instituteur, voyons un peu là, dans la salle à côté, l'exposition d'apiculture, ainsi que celle de la station viticole.

— Qu'est-ce que c'est que cette apiculture, demande Grognuz, je connais pas ça, moi.

— C'est la science qui traite de l'éducation des abeilles, M. Grognuz, science pleine d'enseignements. Voyez ce que font ces intelligentes bêtes, quel travail, quelle patience, quelles leçons elles nous donnent, par leur prodigieuse activité !

— Quelles leçons !... c'est-à-dire que dans le temps on a travaillé autant qu'elles, réplique Grognuz en hochant la tête. Si on a du pain dans le buffet, c'est pas sans peine. D'ailleurs c'est pas tant pénible ce qu'elles font, les abeilles ; on dit qu'elles n'ont qu'à se promener sur les fleurs d'espargnette, de trèfle, de dent-de-lion, et que le miel s'apède tout seul à leurs pattes... Croyez-vous que si je n'avais eu qu'à me promener pour que les étius s'apèdzent à mes souliers, j'aurais pas eu bien meilleur temps... Merci, il a fallu buriner, allez ! Quand j'avais mon domaine, à quatre heures du matin j'étais levé !...

— Que de miel, que de miel y a par là, interrompt Favey, du miel en rayons, du miel en pots, du miel de toute espèce... Que de douceurs ; ça ne m'irait pas tant, et à toi, beau-frère ?

— A moi non plus, y me faut du piquant.

— Eh bien messieurs, reprit l'instituteur, mon rêve, depuis longtemps déjà, c'est de me créer un joli rucher, et d'étudier ces merveilleuses petites bêtes, dans leur travail et dans leurs mœurs.

— Commencez d'abord par vous marier, monsieur le régent. Je sais bien l'abeille qu'il vous faudrait, moi... C'est celle qui brodait là-bas ; qu'en dites-vous ?

— Ah ! monsieur Grognuz, vous êtes cruel !... Moi qui cherchais au contraire à me distraire pour l'oublier, puisque le sort a décidé qu'elle ne serait jamais... Tenez, voilà l'exposition de la station viticole, voilà des feuilles de vigne sur lesquelles on peut suivre les ravages du terrible phylloxéra.

— Et qu'est-ce qu'on guigne dans ces verres ? demanda Favey.

— Voyons... Ah ! c'est précisément l'insecte qu'on nous montre là sous un verre grossissant.

— Oui, tu sais bien, ajoute Grognuz, c'est un microscope, comme nous avons

vu à Paris. Laisse-moi voir regarder cette vermine de bête... Voyez-vous ses griffes... on dirait des étenailles ; c'est avec ça qu'il se cramponne aux racines. Hé ! charrette !

— Pardine ; épi ça fait des nichées un tonnerre et demi... On ne sait pourtant pas pourquoi le bon Dieu a ça créé.

— M. Favey, ne cherchons pas à sonder ces grands mystères, dit l'instituteur d'un ton grave.

— Je ne sonde rien, je dis seulement que ces pestes de bêtes doivent laisser la vigne tranquille, quoi !... Allons voir les vaches, à présent, c'est bien plus intéressant ; au moins ça rapporte quelque chose, tandis que le phylloxera ne fait que de détruire.

Entre... Quelles lignées de belles bêtes !... En voilà des races numéro un ! Mossieu Viquerat n'en veut pas d'autres. Ah ! il a vu clair avec ses concours ; la preuve en est là.

Tenez, voilà le véritable manteau, ces taconnées rouge et blanc. Faut pas trop rouge... un peu tuile comme ça. Eh ! quelles laitières, quel rendement !

Et celle-ci, sentez ce garrot, ce fanion sous le cou, ces fesses ; c'est planté ça !

— Quant à moi, dit le régent, je suis un parfait ignorant en ces matières ; je ne connais rien aux bêtes.

— Eh bien vous avez tort, fait Grognuz, vous devriez vous y mettre... Ah ! voilà la *Baronne* qui a été achetée pour la loterie. Quelle est pourtant belle !... Il faut que je prenne encore un bœuf... Avant de sortir il faut voir les taureaux ; viens beau-frère, venez mossieu le régent... Ti possible, quels gaillards !... Voilà le plus beau, c'est *Lion*, exposé par Mossieu Henchoz, de Château-d'Ex. Regardez-moi bien ce lulu, mossieu le régent, vous n'en reverrez jamais un pareil !

— Eh bien je vous avoue que je n'y tiens pas. Le taureau a quelque chose de brutal, de féroce, de si profondément bestial qui m'effraie et m'inspire la plus grande répugnance.

— C'est vrai, ajoute Favey, que celui-là n'a pas l'air bien amica. Allons, je piquerai bien quelque chose au buffet de la gare, puisqu'il est là tout près ; y a longtemps qu'on cirtule.

(A suivre).

— Chat et lièvre. — Les *Débats* racontent, d'après un journal allemand, l'anecdote suivante :

Un gentilhomme campagnard s'étant emparé d'un jeune levraud de quelques jours, eut l'idée de le faire nourrir par une chatte qui venait de mettre bas ; la chatte accepta ce nouveau nourrisson, et le jeune herbivore ne se trouva pas mal du régime inattendu auquel il était soumis : il prospéra, il grandit, et c'est alors que l'histoire devint curieuse.

La chatte jugea un jour à propos de commencer l'éducation véritable de son pensionnaire et de lui apprendre à chasser les souris. Le levraud ne montra pas les moindres dispositions pour ce genre de sport ; sa mère adoptive, à chacune de ses nombreuses fautes, lui donnait de vigoureux coups de pattes sur les oreilles.

Rien n'y fit, et les rapports commençaient à s'aigrir entre les deux animaux, lorsque, un beau jour, on les transporta sur une pelouse devant la maison. Là, le lièvre, qui était assez grand pour se passer du lait de la chatte, se mit à brouiller l'herbe avec un remarquable appétit.

La chatte s'en aperçut, donna les signes de la plus vive stupeur, puis d'une profonde indignation, tourna autour de son ex-nourrisson en le regardant avec mépris, puis s'éloigna et ne voulut plus jamais avoir de relations avec lui.

Elle s'apercevait enfin qu'elle avait allaité un intrus.

Abeilles.

D'après un calcul de la *Revue des sciences naturelles*, une abeille, par un beau temps, récolte en six à huit voyages, qui constituent sa journée de travail, et au cours desquels elle visite de 40 à 80 fleurs... Combien de nectar croyez-vous ? Un seizième de gramme ! Elle mettra donc quinze jours à en avoir un gramme, et pour en fabriquer un kilo qui remplira environ 3000 cellules, il lui faudra plusieurs années !

La moitié seulement de la population des ruches étant employée à la préparation du miel — l'autre vaque aux soins du ménage et de la famille — on voit que pour récolter un kilo de miel par jour, une ruche doit compter trente mille citoyennes, encore ce résultat suppose-t-il de très bonnes conditions quant au nombre, à la nature et à la proximité des plantes.

D'après les plus récentes statistiques, ces petites ouvrières donnent annuellement, rien qu'en Europe, 95,000 tonnes de produits dont la valeur s'élève à 88,750,000 fr. Le miel entre dans ces totaux pour 80,000 tonnes et 55,000,000 de francs. Quant à ce que cela représente de travail, c'est inimaginable.

Oeufs à la coque et œufs sur le plat.

— Les œufs à la coque, après avoir été plongés dans l'eau très bouillante pendant une, deux, trois minutes au plus, suivant qu'on les aime à peine chauds, ou laiteux, ou presque durs, se servent soit dans l'eau chaude, soit dans une serviette ; ce dernier mode est préférable, car la chaleur de l'eau, continuant à agir sur la table, donne des œufs trop cuits. La serviette peut être remplacée par de jolis sacs brodés et doublés de molleton. Quant aux œufs sur le plat, il est nécessaire de ne jamais mettre le beurre sur un grand feu ; un très petit brasier suffit.

L. MONNET.

LAUSANNE.— IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.